

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

SANA BOB, ARTISTE BURKINABÉ

# «L'Afrique a besoin d'introspection, de retour vers elle-même»

Né dans un village au nord du Burkina Faso, Sana Salif, alias Sana Bob, n'a pas eu droit à la scolarisation, comme beaucoup d'enfants de sa génération. Quarante ans plus tard, il devient l'une des figures emblématiques de la chanson engagée africaine. Son succès, il le doit surtout à une authenticité non négociable qui lui a valu d'ailleurs des débuts difficiles, mais surtout à sa recette musicale inédite où le reggae est entièrement revisité par un génie à l'imagination fulgurante qui va faire rencontrer une guitare avec une panoplie d'instruments traditionnels. Sana Bob, qui a conquis le public de Tamanrasset lors de la 5<sup>e</sup> édition du Festival international des arts de l'Aheggar, est sans doute l'un des artistes les plus atypiques de sa génération. Il vient révolutionner un style musical (le reggae) déjà révolutionnaire en soi ; et rien que pour cela, l'on peut dire sans hésiter que son œuvre est unique.

**Le Soir d'Algérie : Le mégaphone est un accessoire emblématique de vos concerts. Peut-on en déduire qu'en allant vous voir sur scène, on assiste également à un meeting politique ?**

**Sana Bob :** La musique est en soi une sorte de meeting populaire. Là où il y a la musique, il y a rassemblement, et donc communion et partage. Le mégaphone est à la fois la métaphore de cet esprit et le symbole de la portée politique de mes concerts. On m'appelle d'ailleurs «le crieur public» et c'est un honneur pour moi car quand les dirigeants font la sourde oreille aux revendications légitimes du peuple, il faut bien que quelqu'un essaie de les faire entendre... en criant !

**Dans certaines de vos chansons, le langage tracté prend parfois le dessus. Ne craignez-vous pas que cela entame la qualité du travail artistique et esthétique ?**

Quand on écrit des textes engagés, on s'attend bien sûr à ce que le contenu ne plaise pas forcément à tout le monde. Mon objectif est de défendre mes idées tout en pensant aux autres et le fait que ma démarche suscite des remarques ou des critiques est en soi enrichissant, voire encourageant car

cela prouve que ce qu'on dit ne laisse pas indifférent. Aussi, il faut savoir que chacun a sa manière de faire de la politique : les politiciens le font dans un but électoral ; la société civile la pratique en espérant l'amélioration des conditions sociales. Quant à moi, qui suis issu d'un milieu paysan défavorisé, j'estime que ma parole est utile à quelque chose, ne serait-ce qu'à contribuer modestement à une prise de conscience collective. Je suis personnellement interpellé par les injustices qui règnent au Burkina et en Afrique, et ce que j'écris émane donc d'une subjectivité sincère et non d'une démagogie. C'est pour cela que beaucoup se reconnaissent dans mes textes. De plus, il ne faut pas oublier que dans le continent, la musique a toujours été un moyen d'expression politique et militante et les gens ont tendance à mieux écouter ce qui se véhicule à travers le chant qu'à travers les discours et la propagande classique.

**Il a fallu attendre votre troisième album pour que vous accédiez au succès. Est-ce à dire que la génération actuelle est plus réceptive à vos textes que celles qui l'on précédée ?**

Effectivement, si la génération actuelle est plus sensible à ce que j'écris et plus interpellée par les chanteurs engagés, c'est parce que proba-



Photo : D.R.

blement les choses vont plus mal aujourd'hui et que la prise de conscience est, par conséquent, plus forte. Il y a également un phénomène spécifique ces dernières années : on a l'impression que les Africains sont étrangers les uns aux autres, et c'est cela justement qui crée une certaine fracture entre les générations. Les politiciens en profitent mais leurs discours s'avèrent inefficaces avec la jeunesse et celle-ci se reconnaît donc dans nos chansons car elles représentent l'antithèse du mensonge politique. Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est une introspection, un retour vers nous-mêmes : au-delà des problèmes sociaux et économiques qui rongent l'Afrique, nous souffrons également d'une certaine fascination envers l'Europe. Or, ce qui nous paraît comme idéal de loin ne l'est pas forcément en réalité. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans mon troisième album *La dernière chance* où je disais qu'il fallait se ressaisir et réfléchir à notre façon de vivre et notre manière de communiquer avec le reste du monde. Le propos est de recentrer le débat sur nous-mêmes, sur l'importance de l'éducation, la revalorisation de nos cultures et de nos langues maternelles. En somme, il faut avoir confiance en nous-mêmes et nous débarrasser d'un certain penchant pour l'assistanat et le défaitisme.

**Justement, les artistes ont souvent besoin de passer par le circuit européen pour s'imposer chez eux. Or, vous avez choisi le chemin inverse. Pensez-vous que ce «travail sur nous-mêmes» concerne également la musique ?**

Je suis un artiste né en Afrique, dans un petit village du Burkina Faso. Par conséquent, je ne peux pas quitter cette terre pour la comprendre et la chanter ailleurs ! J'ai pris une guitare moderne sans me détacher pour autant d'une tradition musicale strictement africaine dans laquelle j'étais baigné depuis mon enfance paysanne. Je pense que la modernité ne peut avoir de sens si elle est bêtement importée ou mimée. Nous ne partageons pas la même réalité avec l'Europe car nos

pays n'ont que soixante ans et le plus important maintenant, c'est de travailler pour parachever ces indépendances et les rendre effectives. Je dirai même que nous n'avons pas droit au repos car le retard enregistré est intolérable. On dit que l'avenir appartient à l'Afrique mais il ne faut pas que cela demeure un slogan creux ; il faut donner du sens à cet avenir en le construisant ici et maintenant.

Or, je ne vois pas comment cela peut se faire si on continue à tout importer d'Occident, à considérer que tout ce qui vient d'ailleurs est meilleur, etc. De l'autre côté, on fabrique des produits pour les exporter sans même en bénéficier nous-mêmes : le Burkina est le deuxième plus grand pays fabricant de coton et ce dernier ne sert même pas à la consolidation du tissage traditionnel alors qu'il peut contribuer à l'essor économique du pays.

**Tout cela dépend également d'une volonté politique. Ce qui nous mène au soulèvement populaire survenu récemment au Burkina. Quelle lecture en faites-vous ?**

C'est justement le résultat naturel et très prévisible de la politique menée par les dirigeants du pays. Pendant plusieurs années, les promesses s'accumulaient et aucune ne fut jamais tenue. Il était donc inévitable que le peuple, et notamment la jeunesse qui est loin d'être dupe, demande des comptes à ceux qui nous gouvernent. Maintenant, le fait que la transition soit gérée par des militaires ne m'inquiète pas plus que ça car ceux qui se sont révoltés restent vigilants. De plus, l'armée est formée pour cela est c'est l'une de ses fonctions normales.

En tant qu'artiste engagé, je ne souhaite pas qu'un autre pays vienne s'ingérer dans les affaires politiques du mien. J'aimerais, par ailleurs, souligner que depuis mon retour de Côte d'Ivoire où j'ai été formé et où j'ai sorti mon premier album, je fus parmi les premiers artistes à dénoncer le président Compaoré et c'est en partie pour cela que mes deux premiers opus n'ont pas eu de succès au Burkina. Ensuite, la jeunesse a fini par entendre l'appel et ma popularité s'en est vue considérable-

Entretien réalisé par  
Sarah Haidar

ment accrue. Il faut dire que dès le début, je me suis inscrit dans une démarche de sensibilisation en visant notamment le secteur de l'éducation car il est parmi les plus sinistrés dans le pays. Combiné à cette action de terrain, mon travail artistique dérangeait naturellement en haut-lieu et les responsables locaux s'arrangeaient toujours pour que je sois exclu des scènes appartenant à l'Etat et que mes chansons soient bannies des médias étatiques. Cette censure n'a pas beaucoup marché, puisque, souvent, le public scandait mon nom ! Ce qui les a obligés, pour attirer les foules, à m'associer à leurs programmes ! J'ai été même sollicité pour sensibiliser les populations à l'inscription aux listes électorales.

**Etait-ce facile pour vous d'établir vos distances avec l'école classique du reggae ?**

Non, ce n'était pas vraiment facile car je viens d'une famille qui pratique la musique traditionnelle, le Wed-Bidé. Or, j'aimais beaucoup le reggae qui a bercé mon adolescence et ma jeunesse ; je voulais à tout prix ressembler à Bob Marley ! Or, j'ai très vite compris que je pouvais élaborer mon propre style et ma lecture personnelle de ce registre musical : j'ai donc introduit des instruments traditionnels (bendré, kora, rudga, lunga, etc.) dont les sonorités épousaient parfaitement celles du reggae. Un jour, Max Roméo, l'un des plus grands leaders du reggae qui est de la même génération que Marley, est venu nous voir pour comprendre cette fusion aussi atypique que réussie. Et cela l'a vraiment subjugué car il disait que c'est en même temps du reggae et autre chose qu'il n'arrive pas à définir. Il nous a d'ailleurs invités en Jamaïque pour y animer un concert bientôt.

**J'imagine que cette expérience n'a pas manqué de susciter la réticence des puristes, qu'ils soient du reggae ou du Wed-Bidé ?**

En fait, mon expérience découle d'une longue réflexion sur la musique et je suis arrivé à la conclusion que le reggae est une musique jamaïcaine et que si je veux le pratiquer, je ne dois pas forcément verser dans le mimétisme. Pour donner une touche particulière à cette musique, j'ai donc décidé de me l'approprier, de la faire ressembler à ce que nous sommes en introduisant des instruments traditionnels. Il est vrai, en effet, que beaucoup de personnes, qu'elles soient 100% reggae ou 100% Wed-Bidé, sont venues me dire que je fais fausse route et étaient très réticentes au départ. Mais au fil du temps, elles ont fini par comprendre que j'étais dans la logique et que si j'ai apporté quelque chose de nouveau, c'est parce que j'ai saisi que nous ne pouvions aucunement faire du reggae mieux que les Jamaïcains, et que l'innovation est indispensable pour se démarquer et rester soi-même. Disons donc que c'est un reggae à part.

S. H.

## LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

### «Hamlet» in love

Par Kader Bakou

Buzz, Teddy, Saul et Billy attendent en voiture leur copain Jesse, qui sort de prison et va se marier le jour même. En chemin, ils déposent Billy pour une course. Ils s'arrêtent à la banque de leur petite ville et tombent en plein braquage. Ils découvrent, alors, que le fameux «Hamlet», recherché par la police, n'est autre que leur ami Billy, fou de Shakespeare. Billy est en conflit ouvert avec son père, shérif de la localité et qui ce jour-là découvre que «Hamlet», le gentleman braqueur de banque, est son propre fils.

La police encercle la banque où il y a une prise d'otages. Le FBI s'en mêle. Buzz, l'ancien bérét vert et ses amis décident de rester ensemble pour sortir Billy de là. Un ancien du Vietnam décide de les aider également. C'est, en résumé, l'histoire du film américain *Best Men* de Tamra Davis, sorti en 1997.

Lors des négociations, Billy ne parle qu'en «Hamlet». Ainsi, un dialogue écrit au XVII<sup>e</sup> siècle est toujours valable et d'actualité des siècles plus tard.

Après avoir vu le film, on n'a qu'une idée : aller voir la pièce de William Shakespeare datant de 1601. Le cinéma peut parfois faire la promotion du théâtre !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

## Actucult

**LIBRAIRIE EL IJTIHAD (9, RUE HAMANI, ALGER)**

**Judi 15 janvier à 14h30 :** Abderrahman Banatia signera son livre *L'influence de l'islam et des livres révélés*, paru aux Éditions Dar Houma (2014).

**THÉÂTRE RÉGIONAL KATEB-YACINE DE TIZI OUZOU**

**Dimanche 11 janvier à 14h :** A l'occasion de Yennayer 2965, pièce *Tifi* du T.R. Tizi-Ouzou. Mise en scène de Lyes Mokrab.

**MÉDIATHÈQUE DE L'INSIM (NOUVELLE VILLE, TIZI OUZOU)**

**Mercredi 14 janvier à 13h :** Café littéraire

et philosophique sous le thème : «Médias et communication en Algérie», par le Pr Belkacem Mostefaoui, sociologue des médias. La rencontre sera suivie d'une vente-dédicace de son ouvrage *Médias et liberté d'expression en Algérie*.

**MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI OUZOU**

**Du 10 au 14 janvier :** 8<sup>e</sup> édition du Salon «Djurdjura» du couscous.

**GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)**

**Jusqu'au 22 janvier :** Exposition de peinture de l'artiste Djilali Salhi.

**SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)**

**Jusqu'au 31 janvier 2015 (sauf les 11, 18 et 25 janvier) :** En partenariat avec l'AARC, projection du film *L'Héroïne* de Cherif Aggoun, à raison de 4 séances par jour : 14h, 16h, 18h et 20h.

**Judi 15 janvier à 18h :** Spectacle de Karim Faycel à l'occasion de la sortie de son nouvel album.

**Judi 22 janvier à 18h :** Pièce théâtrale *Sassia et El Bahi* de la coopérative culturelle Afkar wa Founoun de Sétif.

**COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)**

**Jusqu'au 16 janvier 2015 :** A l'occasion d'El Mawlid En-Nabaoui, exposition d'arts plastiques *Houroufiyat* de Laïdi Tayab.

**GALERIE D'ART ASSELAH (RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)**

**Jusqu'au 15 janvier 2015 :** Exposition de peinture par l'artiste Mourad Abdelaoui.

**MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN D. ROOSEVELT, ALGER)**

**Jusqu'au mois de mars 2015 :** Exposition «Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

**MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER**

**(RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)**

**Jusqu'au 31 janvier 2015 :** 6<sup>e</sup> Festival international d'art contemporain.

**PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)**

**Jusqu'au 31 janvier 2015 :** 7<sup>e</sup> édition du «Salon d'automne» des arts plastiques.

**ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)**

**Chaque jour :** Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

**INSTITUT CULTUREL ITALIEN**

Cours de langue italienne, inscription ouverte : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information : **Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91**